

Annabelle Dufourcq Ph.D.

Université Charles de Prague, Faculté des Humanités, Département de philosophie française et allemande.

## Rapport sur le mémoire de Master de Mariana Carrasco *Les mots impossibles, Réflexions autour de l'espace littéraire*

Dans un mémoire de 66 pages, écrit dans un style tout à la fois aiguisé, élégant et poétique, Mariana Carrasco propose une réflexion autour de la question de l'espace littéraire chez Blanchot. Il s'agit d'abord de faire rencontrer et éprouver un certain nombre de paradoxes et de voies apparemment sans issue. Dans ce mémoire, et selon une démarche qui relève du problème de l'expérience-limite, Mariana Carrasco entreprend également d'explicitier plusieurs concepts blanchotiens (le désastre, l'autre nuit, l'autre mort, la fascination, le rêve, l'image, notamment), d'argumenter et d'expliquer un certain nombre de thèses avancées par Blanchot, de donner à vivre l'acte et l'impouvoir de l'écriture en produisant et analysant quelques textes judicieusement choisis, notamment de Breton et Kafka. Enfin Mariana Carrasco opère un rapprochement entre les thèses de Blanchot et, d'une part, la philosophie de Levinas, essentiellement à partir de la question du temps, et, d'autre part, plus brièvement, l'épochè husserlienne.

Le parcours est, pour le résumer très vite, le suivant. La première partie examine ce qui dans l'espace premier rend possibles et même nécessaires les espaces autres. Mariana Carrasco s'appuie pour cela sur *Le temps et l'autre* de Levinas, sur la lecture blanchotienne de Levinas dans *L'écriture du désastre* et sur la définition de l'écriture comme non-pratique capable d'être "responsable" dans une passivité pure et un véritable effondrement du soi-même. L'analyse de *Nadja* montre les paradoxes du concept de rencontre et la manière dont Breton bouleverse l'écriture pour tenter d'ouvrir l'espace de cette rencontre. La seconde partie s'interroge sur les profondes difficultés liées aux moyens permettant de dire cette rencontre impossible. L'étude du projet surréaliste d'écriture automatique va permettre à la fois de présenter une tentative littéraire commandée par le problème des mots impossibles et de faire apparaître les décalages subsistant entre le but et les moyens employés, préparant ainsi l'examen d'une voie blanchotienne plus complexe et qui exploite la trahison des mots au lieu de vouloir réduire l'autre au même et atteindre une pensée pure. Cette seconde partie s'achève sur une explication de la distinction opérée par Blanchot entre langage courant et langage littéraire. La troisième et dernière partie explore les voies blanchotiennes vers l'espace littéraire, d'abord en étudiant le mythe d'Orphée et la manière dont on peut en faire le modèle d'une expérience-limite. S'ensuit une réflexion sur le rapport de Kafka et de son œuvre à la mort, ainsi que sur la manière dont son écriture se déploie comme errance dans un mourir où les personnes se dissolvent et où l'impuissance prend toute la place. Mariana Carrasco examine enfin quel est le temps de l'espace littéraire, un temps d'abord dit élastique, puis absent selon la thèse de Blanchot, ce que Mariana Carrasco entreprend de penser en liaison d'une part avec la notion d'image chez Blanchot et l'idée que le langage littéraire est l'image du langage courant, puis, d'autre part, avec la notion de réduction infinie par laquelle Blanchot radicalise l'épochè husserlienne.

Il faut, je crois, féliciter Mariana Carrasco pour avoir relevé le défi qu'elle s'était lancé à elle-même ainsi qu'elle l'indique, plus modestement, dans son « petit mot explicatif » : « J'ai décidé de travailler sur Blanchot parce que je me suis dit que ce serait génial, mais qu'il faudrait être folle pour faire ce choix ». Le résultat n'est pas si fou, je ne sais pas si elle le prendra pour un compliment, c'en est un. D'autant que ce mémoire revêt tout de même une forme originale et n'est pas le plat travail d'une simple commentatrice-observatrice. La réflexion est féconde par deux aspects surtout. D'abord les paradoxes à l'œuvre dans le projet blanchotien sont mis en abyme et creusés sans concession. D'autre part les développements sur le temps, sur l'écriture automatique, sur les deux langages, sur Orphée et sur l'autre nuit, tout particulièrement, patients et précis, permettent d'éclairer les concepts en jeu.

Le mémoire contient quelques imperfections, même si, encore une fois, il faut admettre que l'on se situe ici à la croisée de requêtes contradictoires : dire et ne pas dire, comprendre sans com-prendre, argumenter et clarifier en contestant radicalement l'entreprise rationaliste. Le texte a de ce fait les défauts de ses qualités : parfois obscur, elliptique, il procède à plusieurs reprises par accumulation voire amalgame de concepts plus que par analyse, développement et articulation : Je signalerai particulièrement deux passages appelant à mon sens quelques clarifications :

- Quelle articulation exacte faut-il établir entre le Dire, le Sacré, le dehors, l'autre et le pur présent « qui n'a pas encore perdu la partie d'elle [la conscience] devant s'écouler pour donner naissance au temps » (41) ? Ce passage notamment (p.40-41) gagnerait me semble-t-il à employer le détour par quelques développements plus analytiques.
- De même la notion d'absence de temps dans le III 3 doit être davantage élucidée au-delà de la tension entre des formules telles que « ce qu'il reste du temps lorsque nous nous sommes perdus » (59), « un ordre chronologique maintenu » « le temps où tout recommence » (60), « un temps énormément plus flexible que celui de l'espace diurne », « ce qui subsiste du temps n'est que l'espace » (61).

Outre ces questions de clarification, j'aimerais enfin soumettre à Mariana Carrasco les quatre problèmes suivants.

- Se pose d'abord la question du rapport Blanchot- Levinas. Le mémoire n'aborde pas la question incontournable des différences entre les deux pensées. J'aimerais que Mariana Carrasco précise davantage ce point. D'abord, quelques éléments d'explication manquent : quels rapports exacts entre la mort et l'autre chez Blanchot et l'il y a et autrui chez Levinas ? Autre point à préciser : page 18, comment parler à la fois de moi anéanti et de responsabilité ? D'autre part un dire prend chez Levinas un rôle absolument fondateur : tu ne tueras point. Pourquoi n'est-ce plus le cas chez Blanchot ? D'où vient la responsabilité sans ce commandement absolu ? Qu'advient-il du visage (auquel vous faites brièvement référence p.14) dans une approche blanchotienne / dans votre approche ? J'aurais aimé, enfin, que vous en disiez davantage sur le possible rôle « éthique » de la littérature, en un sens profondément subversif du terme éthique, si toutefois vous admettez qu'un tel rôle existe.

- Une question relative au problème de la rencontre : dans *Nadja*, on peut en effet, me semble-t-il, parler d'ouverture de la rencontre comme « vide neutre », mais précisément parce que les partis-pris stylistiques et disons métaphysiques de Breton dictent au texte son économie. N'est-ce pas l'exemple même d'une rencontre manquée non pas parce que la rencontre est impossible, mais parce que la théorie de la rencontre impossible, la

projection de la figure de la femme-enfant (prétendument sacrée parce qu'irrationnelle) et un certain mysticisme ne laissent aucune place à un dialogue respectueux avec l'autre ?

- La conception de la littérature comme impossibilité peut être assignée plus précisément à certains auteurs et peut-être à une certaine époque. Mallarmé, Flaubert, Kafka ont fait l'objet d'études qui tenaient aussi compte de cet aspect, chez Sartre par exemple (dans *L'idiot de la famille*) ou, selon une autre approche, dans le *Kafka* de Deleuze et Guattari. A chaque fois la perspective politique apporte un éclairage complémentaire décisif. J'aimerais savoir quelle place vous donnez à une telle approche. Comment, dans la perspective de ces variations historiques, peut-on - si cela est, selon vous, possible - tenir un discours général, en quelque sorte fondamental ou ontologique, sur l'espace littéraire et la littérature ?

- Chez Husserl la réduction est à la fois, d'une part, le témoignage d'une liberté absolue, la source d'un incroyable pouvoir (celui de faire des constitutions un terrain d'exploration, de jeu actif et d'élucidation), et, d'autre part, reprise qui n'existerait pas sans une dimension immémoriale d'écart, d'absence qui devient patente dans l'analyse du temps, mais aussi et davantage encore dans la réflexion sur la crise. Trouve-t-on dans la réduction infinie de Blanchot - notion que vous pouvez expliquer davantage - le même mélange ambigu de puissance et d'impuissance ?

Je veux conclure ce rapport en renouvelant mes plus chaleureuses félicitations à Mariana pour ce mémoire original et stimulant.

Prague, le 16 juin 2014,

Annabelle Dufourcq

